

Au printemps, lors de la grande séquestration, j'ai passé mes journées sur le canapé à écrire, à dessiner. Je m'ennuyais à crever. Comme quand on était petit et qu'on traçait par terre, partout, dans l'air et sur les murs. Même dans l'assiette on traçait. Et notre écriture intraduisible portait une odeur.

C'est plus tard qu'elle s'est perdue, quand nous avons cessé de renifler les pages, de mâcher les couvertures. Les mots se sont disloqués, les lettres sont retombées dans le vide comme quand on les efface sur l'ardoise magique. Une drôle d'hémorragie très interne a emporté notre langue d'enfant sans faire de taches sur le tapis.

L'écriture cursive, je l'ai apprise après parce qu'il fallait écrire plus vite. Économiser le trait, rentabiliser le cahier. Puis encore plus vite avec les machines, les claviers. Une écriture domestiquée qui doit galoper pour gagner la course.

Moi j'écris tout doucement avec ma main gauche sur des feuilles de papier. Écrire ainsi ne fait pas mal. C'est ne pas écrire qui fait mal. Quand la vie matérielle ronge les jours, les laisse en miettes. Alors plus aucune langue n'est maternelle.

Quand la fatigue s'installe une tache aveugle l'accompagne. C'est l'angle mort de mon écriture, un endroit où l'espace devient inexistant, parfaitement inaccessible au champ de vision. Je continue à écrire mais ne peux me relire. (Et elle voudrait qu'on la lise ?!) Quand le blanc envahit la vision, il envahit aussi l'écriture. J'écris avec lui sans tenter de le dissimuler. Maintenant qu'il est là et bien là, il participe à l'écriture, la distordant sans la travestir. Laisant la place libre à l'invention d'une langue en creux.

C'est le tracé à main levée qui inscrit le corps de mes lettres. Chaque lettre figurant un corps. Un corps noué à la lettre. Ce geste de la main conduira vers l'écriture mais il faudra d'abord avoir su mettre fin à tout autre mouvement.

En déposant sa trace, l'écriture paralyse les corps. Elle ligature et retient ce qui va disparaître. Elle s'accole et se disjoint pour préserver les débris du quotidien. Doucement la main apprend à tracer sans les yeux. Elle prend le relais et tend l'écriture vers le regard de l'autre, celui qu'on ne verra plus. On se sait déserté pourtant on prolonge le geste.

Écrire ça nous mouille, c'est normal, il faut que quelque chose ait glissé puis soit tombé à l'eau pour pouvoir accepter de rester là sur le côté, avec sa vie lente et son corps abrégé. Il faut aussi une grande force d'inertie pour laisser le poignet finalement accomplir sa rotation minuscule.

Tout en sachant qu'écrire ne conjurera rien.

Frédérique Guétat-Liviani

Marseille, 19 juillet 2020